

# Jo Attia

PAR  
NICOLE  
ATTIA



GALLIMARD

Extrait de la publication









*Tous droits de traduction, de reproduction et d'adaptation  
réservés pour tous les pays, y compris l'U.R.S.S.*

*© Éditions Gallimard, 1974.*

*Tous ceux qui ont connu Joseph Attia s'accordent à lui reconnaître une personnalité hors du commun. A cet égard, cet ouvrage, rédigé sobrement, restitue l'essentiel de ce personnage pittoresque : le courage et l'amitié. Je n'hésiterai pas à affirmer que, chez Attia, le sens de l'amitié se confondait un peu avec celui de l'humain.*

*Dans l'enfer concentrationnaire de Mauthausen, ce camp de la mort, Attia, soumis à l'action de ce révélateur, a démontré qu'il était courageux, humain et généreux : il a alors forcé l'admiration et la reconnaissance de ses compagnons.*

*Pour ma part, je ne suis pas près d'oublier mon dernier entretien avec Jo Attia. Il se situe peu de temps avant sa mort, alors qu'il était hospitalisé, dans un grand état de faiblesse, et que la fin était attendue d'un jour à l'autre. A mon grand étonnement, il s'est fait transporter par des infirmiers jusqu'à mon cabinet; il était méconnaissable : incapable de parler, bien sûr, mais aussi d'accomplir le moindre geste. Un infirmier m'a invité à lui fournir du papier et un crayon. Alors, avec difficulté, et au prix de grands efforts, il est parvenu à tracer maladroitement ce simple mot : « Et H...? » (Il s'agissait d'un de ses vieux amis dont j'assurais la défense et qui se trouvait en détention.) L'ayant rassuré sur le sort de H..., j'ai noté sur son visage amaigri une ombre de satisfaction, et il est reparti sur son brancard.*

*Moins d'une semaine après, il mourait.*

*Ainsi, jusqu'à son dernier souffle, Attia aura fait passer l'amitié au-dessus de toute chose, une amitié que, durant sa vie, il manifestait*

tout entière dans son énorme poignée de main. Amitié de voyou? Amitié de bas-fonds? Peut-être, mais amitié tout de même! A une époque où ce sentiment régresse, il serait déplacé, même chez les plus délicats, de faire la fine bouche.

Et Attia le malfaiteur? objectera-t-on. N'a-t-il pas de sérieux comptes à rendre à la société? Et peut-on évoquer de la sorte un homme dont les méfaits sont devenus légendaires? Je crois pouvoir affirmer qu'il a largement payé sa dette :

— D'abord en accomplissant, au total, plus de vingt et un ans de détention.

— Ensuite parce que le cancer, sorte de justice immanente, lui a imposé un épouvantable calvaire durant cinq ans, ce qui lui faisait parfois admettre qu'il était tout disposé à subir d'un cœur léger « vingt ans de ratière (prison!) en échange de sa guérison » — il savait pourtant de quoi il parlait!

— Enfin par son extraordinaire comportement en déportation, où il a soulagé, secouru son prochain et même sauvé des vies humaines, alors que, dans ce contexte, il ne pouvait espérer en tirer un quelconque profit.

Or, on a fini par en faire peu de cas, pour ne plus retenir, avec le temps, que le marginal, tant il est vrai que notre société est bien meilleure comptable des actes qui lui portent préjudice que des bienfaits, et j'ai même noté, les derniers temps, lorsque ce passé d'Attia était évoqué dans l'intérêt de sa défense, une sorte d'agacement, comme si seuls les citoyens dont le casier judiciaire est vierge pouvaient décemment se prévaloir d'héroïsme et de générosité.

Lorsque Attia a dû comparaître devant la 12<sup>e</sup> chambre correctionnelle de Paris, dans le cadre de l'affaire des dinars algériens, un observateur a déploré sur un ton plein d'ennui qu'il faudrait sans doute, une fois de plus, supporter l'éloge du déporté Attia!... Je me demande ce que les anciens déportés en pensent.

Du reste, à cette même audience, Adam, un vieux journaliste maintenant décédé, est venu conter dans quelles conditions Attia l'avait d'abord sauvé, puis protégé. Il avait réussi à émouvoir lorsque, après un long silence, il s'est cru obligé de conclure ainsi : « Depuis notre



*retour de captivité, chaque fois qu'Attia comparait devant la Justice, j'y viens aussi! » Il s'était exprimé d'un air enjoué, ce qui eut pour effet de déclencher un rire général.*

*Pourtant, avec le recul, je réalise mieux la valeur de cet aveu maladroit et son sens profond de reconnaissance et d'amitié.*

*Brave Adam! Lui, il n'aurait pas eu trop de l'éternité pour se souvenir qu'Attia avait eu l'audace inimaginable d'intervenir à coups de pelle contre les S.S. qui, sans respect pour sa barbe blanche, le battaient à mort.*

Marcel Bazzoli,  
*avocat à la Cour de Paris.*



– C’est votre fille?

– Oui, répondit mon père de sa voix rauque.

– Elle est bien jolie.

En prononçant ces mots, il me jeta un regard à la dérobade. C’était la première fois que je le voyais. Trente ans, de taille moyenne, les cheveux châtain foncé, élégant, une petite gueule sympa de voyou.

Quelques heures plus tard je découvrais que c’était un monstre. Froidement, il a tué devant moi deux personnes, puis il m’a fait subir la pire des humiliations. Simplement pour défier mon père. Car mon père c’était quelqu’un. C’était Jo Attia.

Jamais je n’oublierai cette horrible nuit du 4 au 5 novembre 1969. Pourtant la soirée au *Gavroche* avait été réussie. Bien qu’à l’écart des boîtes de Pigalle, notre cabaret situé dans cette partie de la rue Joseph-de-Maistre qui surplombe le cimetière Montmartre, attirait beaucoup de clients. Ils venaient sans doute au *Gavroche* à cause de la réputation de papa. Celui-ci, comme chaque soir, avait donc fait une courte apparition pour serrer les mains de ses amis, échanger quelques mots avec les clients, puis il était parti se coucher après m’avoir embrassée.

Peu après, les clients commencèrent à s’en aller. Je me mis à faire mes comptes. Bientôt il ne resta plus que trois hommes à une table. Alain Versigny, le fiancé de Mireille, ma barmaid, était arrivé et attendait près du comptoir. Mon inconnu était

toujours là. Il engagea la conversation avec Alain. J'entendis Versigny qui lui disait :

— Je peux vous procurer un pistolet MAC 50. Six cents francs, ça irait?

— Bah, c'est pas chérot. J'ai les moyens d'en acheter douze douzaines.

— Monsieur est si riche? demanda Mireille en riant.

— Riche et malin, ma belle. Tenez, la semaine dernière, j'ai attriqué un manteau de fourrure de quatorze briqués : un cadeau pour ma femme.

Il se tourna vers moi qui classais les billets.

— Ça vous intéresserait un manteau comme ça?

— Ça intéresserait n'importe quelle femme, répondis-je en plaisantant.

— Et qu'est-ce que vous me donneriez en échange?

— Un sourire.

— Et Mademoiselle, ajouta-t-il en regardant Mireille, elle me donnerait peut-être plus?

J'intervins :

— Laissez tomber, Mademoiselle est avec Monsieur.

— Faites excuse, dit le jeune homme.

Il devint alors très gentil avec Alain, commanda une tournée de scotch. Je l'entendis qui prenait rendez-vous avec le fiancé de Mireille pour le lendemain, ce qui m'étonna car, à l'heure convenue, Versigny était habituellement à son travail. Mais ce n'étaient pas mes affaires. Plusieurs tournées succédèrent à la première. Les trois consommateurs attablés étaient déjà partis. Enfin il décida de s'en aller. Il appela un taxi par téléphone, paya un verre au chauffeur et tous deux disparurent dans la nuit.

— Ouf! on va pouvoir fermer.

Mireille alla verrouiller la porte et commença à ranger tables et chaises. Alain m'aida à compter la recette. On frappa à la porte.

— C'est l'homme au vison, dit Mireille.

— Bon, laisse-le entrer. Cinq minutes.

Si j'avais su.

Je plaçai la recette dans une enveloppe. J'entendis vaguement les deux hommes parler. Ils se tutoyaient maintenant et Alain appelait l'autre Chris. Puis il y eut un bruit mat sur le comptoir. Je regardai : un pistolet se trouvait sur le zinc. Chris, en le faisant glisser, le poussa vers Alain, qui, de la même manière, le lui retourna.

Ce jeu m'agaça et m'effraya quelque peu. Je n'aime pas qu'on joue avec des armes à feu.

— Monsieur va être gentil, Monsieur va ranger ça, dis-je en regardant le jeune homme droit dans les yeux.

Mais sans paraître m'entendre, il continua son manège. Mireille intercepta le pistolet.

— Pose ça et essuie-le, dit Alain Versigny.

— On va fermer, Monsieur, ajoutai-je sans lever la tête.

A ce moment, j'entendis une détonation. Je vis le « gentil » Chris son pistolet à la main, qui regardait Versigny s'écrouler le long du comptoir. Et il avait comme un petit sourire satisfait.

— Vous deux ici, grinça-t-il en s'adressant à Mireille, qui n'avait pas encore tout à fait compris ce qui se passait, et à moi.

Avec le canon encore fumant de son arme, il nous montrait la porte de la cuisine. Nous obéîmes machinalement, tellement nous étions abasourdis. D'un geste il nous arrêta.

— La caisse.

Ainsi c'était ça : un simple braqueur trop impulsif. Mireille, qui sortait de son hébétude, gémit :

— Pourquoi? Mais pourquoi?

L'œil fixe, blême, les mâchoires crispées, il nous regardait avec une sorte de jouissance intérieure.

Je lui tendis l'enveloppe qui contenait 1 800 francs en billets.

— Et le reste?

Sans attendre ma réponse, il plongea la main dans le tiroir-caisse et ramena quelques billets qu'il mit dans sa poche. Puis il

s'avança vers Mireille. Il avait alors un regard de dément. Il la saisit par le poignet et la tira vers la cuisine. Du bout de son arme, il me força à les suivre.

Que voulait-il? Il avait l'argent. Allait-il nous tuer? J'avais très peur. Je l'ai supplié de ne pas nous faire de mal, de partir. Je lui ai juré que je ne raconterai rien à personne. Dans ma terreur, je disais n'importe quoi. En fait, je parlais surtout pour moi, pour vaincre l'effroi qui me glaçait, car il ne semblait même pas m'entendre.

Soudain, il rattrapa Mireille par le col de sa robe.

— A genoux, salope. A genoux.

La robe de Mireille se déchira, laissant entrevoir sa poitrine. Lentement, elle se laissa glisser et se mit à genoux.

— Ne me tuez pas, je vous en supplie. J'ai deux enfants.

Il eut un léger rictus et un coup de feu claqua.

— Nicole! Nicole! lança Mireille en s'écroulant, le corps agité de soubresauts.

En s'affaissant, elle tourna vers moi son visage. Horrible! Le projectile avait traversé le côté droit du visage. Je me cachai la tête dans les mains. J'entendis une seconde détonation. Calmement, il venait d'achever Mireille. Puis il se dirigea vers moi.

Je me dis que c'était la fin et machinalement je m'allongeai la face contre le sol pour mourir.

Mais il se pencha vers moi et m'aida à me relever.

— Toi, dit-il, je ne te tuerai pas. Je vais t'expliquer pourquoi j'ai éliminé ces deux salopes. Prends ton manteau, ton sac et appelle un taxi.

Je n'avais plus aucune volonté. J'étais complètement anéantie. Je me laissai manœuvrer comme dans un cauchemar. Je me dirigeai vers le téléphone et j'appelai un taxi.

Pour sortir, l'assassin dut tirer le corps d'Alain qui coinçait la porte.

Nous attendîmes le taxi sur le trottoir. Le froid de la nuit me rendit un peu conscience. J'espérais que quelqu'un que je connaissais allait passer. Mais rien.

— Dans le taxi, tu m'appelleras Chris et tu me tutoieras. Et tâche d'avoir l'air amoureux. Tu as compris?

Je répondis d'un mouvement de la tête.

Il se pressait contre moi et je sentais, contre ma cuisse, le canon de son pistolet qu'il tenait dans la poche de son pardessus. Alors, il eut un geste qui me pétrifia. Il prit l'enveloppe de la recette et la glissa dans mon manteau : « Comme ça, murmura-t-il, tu comprendras que ton fric je m'en fous. »

Je m'étais trompée. J'avais affaire à un dingue.

Le taxi arriva.

— 76 rue Blanche, lança le monstre tandis que nous montions dans la voiture.

Pendant le court voyage, nous restâmes silencieux. Il régla la course, attendit que le taxi eût démarré et me dit :

— Avance et tiens les yeux baissés.

Toujours en me poussant avec son arme à travers son pardessus, il me fit faire le tour du bloc d'immeubles, puis me fit entrer sous un porche; je dus prendre l'escalier jusqu'au quatrième. Il ouvrit la porte d'un logement et alluma la lumière.

C'était minable. Dans la chambre, il y avait, trônant sur le lit, une misérable poupée de tombola :

— Fous-toi à poil et si tu fais bien tout ce que je te dis, tu as une petite chance de t'en sortir.

Ce qu'il m'a fait subir...

Et pourtant, un instant après, l'être abject, le détraqué me tendit son paquet de cigarettes.

— Tu sais que tu es une bonne gosse. J'ai envie de t'épouser.

Il ajouta, content de lui :

— Quand on saura que j'ai eu la fille de Jo Attia, ça me fera une sacrée cote dans le milieu.

Il m'ordonna de me rhabiller.

— Et tâche de tenir ta langue parce que même si je monte sur l'échafaud, j'ai des copains qui sauront s'occuper de toi.

Tout en remettant mes vêtements, je pensais : « Alors, il a fait tout ça uniquement pour atteindre mon père. C'est lui qu'il

visait à travers moi, Mireille, Alain... Et il croyait que ça allait se passer comme ça. »

Il avait, de chez lui, appelé un taxi. Avant de partir, il me recommanda encore une fois de jouer la femme éprise. Au chauffeur, je demandai de me conduire place de Clichy d'où je voulais téléphoner à la police. Le taxi s'arrêta et je réglai la course. J'avais à peine fait quelques pas sur la chaussée que le fou se dressa devant moi. Que voulait-il encore ? Allait-il recommencer ? Un instant je fus à nouveau affolée, mais il se contenta de me regarder fixement avec ses petits yeux durs et secs, puis brutalement il me repoussa et s'enfuit en courant.

Mon père était alors interdit de séjour à Paris, mais on y tolérait sa présence, parce qu'il était déjà gravement malade et qu'il lui fallait recevoir des soins à Villejuif. Lorsqu'il fut prévenu, il vint me voir, accompagné de deux amis. De sa voix que la maladie rendait rauque, mais à laquelle il savait encore donner des accents de tendresse, il me demanda de lui raconter ce qui s'était passé. J'ai eu peur de lui dire la vérité. Je ne lui ai pas raconté que l'homme qui avait tué notre barmaid puis son fiancé et qui m'avait ensuite fait subir des violences inavouables était ce jeune client avec lequel il avait conversé au bar.

Je ne voulais pas que mon père se lance dans une aventure sanglante contre ce fou criminel qui, je l'ai vu par la suite, s'appelait Christian Jubin.

Ce petit gangster qui se vantait de tutoyer mon père mais qui, confronté avec lui, se fit immédiatement tout petit et lui dit respectueusement « vous ». Instinctivement, il s'était remis à sa vraie place. Car mon père n'avait pas usurpé sa notoriété dans le milieu. Il en était devenu un caïd après une vie tumultueuse. C'est cette vie que j'ai voulu raconter, d'après les confidences que m'a faites papa, les souvenirs de ma mère et les témoignages de ceux qui ont été ses amis et ses fidèles compagnons.





Jo à neuf ans.



Quatorze ans. A Belleville,  
Jo et un copain vendent  
des champignons  
à la sauvette.



1933. Trichant sur son âge, Jo commence une carrière de boxeur.



A dix-neuf ans, avec un de ses meilleurs amis.



A cette époque de son adolescence, Jo, du chapeau incliné sur l'œil à l'impeccable pli de pantalon, du foulard à la cigarette, joue volontiers les élégants (ci-dessus et page suivante).



Extrait de la publication





# Jo Attia

PAR  
NICOLE  
ATTIA



La vie, toute la vie légendaire du dernier "caïd" du milieu, Jo Attia, forte tête mais bon cœur, sa fille, Nicole, la raconte, sans rien cacher. Ce n'est pas seulement la facilité et un trop heureux caractère qui lui firent choisir des expédients que la loi et la morale réprouvent. C'est aussi le manque de chance et la méchanceté de ceux à qui il eut affaire, dès ses premiers pas dans le monde.

Jo a été un enfant martyr, loué à des fermiers brutaux et sans scrupules. Il aurait pu être un grand boxeur, si sa carrière n'avait été brisée par des managers marrons. Il a connu les Bat' d'Af', les fameuses compagnies disciplinaires qui, du côté de Tataouine, n'étaient pas seulement l'enfer, mais l'école du vice et du crime. Il sut s'y faire respecter. Il s'y fit aussi un ami redoutable, Pierre Loutrel, qui devint Pierrot le Fou.

Puis il y eut l'Occupation, où tous les coups étaient permis. Si beaucoup de mauvais garçons se retrouvèrent du côté de la Gestapo de Bonny-Laffont, Jo Attia, lui, fut déporté comme résistant. A Mauthausen, sa bravoure, son intrépidité lui permettront de sauver bien des vies. Plus tard, au cours des nombreuses comparutions d'Attia devant la justice, il y aura toujours de grands résistants, des déportés pour témoigner du bien qu'il avait fait là-bas.

A peine les camps libérés, Jo recommence une joyeuse cavale, à travers l'Allemagne et la France, jusqu'à Paris, où il retrouve un jour Pierrot le Fou. C'est alors la folle aventure, menée à toute vitesse, du gang des tractions, un épisode unique dans l'histoire du banditisme. Les hold-up se succèdent à un rythme de folie, jusqu'au jour où Pierrot le Fou se blessera mortellement et sera clandestinement enterré par ses amis.

Un long chapitre présente un autre Jo Attia : l'agent secret qui, sur ordre, opère au Maroc et en Afrique noire. Partout où il passe, d'étranges troubles éclatent...

Puis c'est la fin. Miné par la maladie, Jo veut finir en beauté, c'est-à-dire réussir le hold-up du siècle. Il échoue de peu, à Neuilly.

Chacun jugera comme il l'entend cette aventure où l'on voit un homme aller jusqu'au bout du possible. C'est en tout cas un témoignage unique sur une époque où le milieu se donnait encore pour rois des personnages hors série.